

Scholastique Mukasonga

Kibogo est monté au ciel



folio

COLLECTION FOLIO

Scholastique Mukasonga

Kibogo est
monté au ciel

Gallimard

Couverture :

*D'après photos © Milton Cogheil / EyeEm / Getty Images
et Steve Prezant / Getty Images.*

© Éditions Gallimard, 2020.

Scholastique Mukasonga, née au Rwanda, vit et travaille en Basse-Normandie. Son premier ouvrage, *Inyenzi ou les Cafards*, nominé au Los Angeles Times Book Prize, a obtenu la reconnaissance de la critique et a touché un large public ; le deuxième, *La femme aux pieds nus*, a figuré dans la sélection de printemps du Renaudot 2008, a remporté le prix Seligmann 2008 « contre le racisme, l'injustice et l'intolérance » et a été finaliste du National Book Award 2019 ; le troisième, *L'Iguifou*, a été couronné par le prix Renaissance de la nouvelle 2011 et le prix Paul Bourdarie 2011 décerné par l'Académie des sciences d'Outre-mer ; le quatrième, *Notre-Dame du Nil*, a obtenu trois prix : le prix Ahmadou Kourouma décerné par le Salon international du livre et de la presse de Genève, le prix Océans France Ô et le prix Renaudot 2012, il a aussi figuré parmi les dix meilleurs romans de l'International Dublin Literary Award, a été finaliste du prix Emerging Voices du Financial Times, a été adapté au cinéma ainsi que traduit dans une vingtaine de langue, et sa traduction danoise a été récompensée par le prix des ambassadeurs francophones au Danemark ; le cinquième, *Ce que murmurent les collines*, a reçu le Grand Prix SGDL de la nouvelle 2015. Ses romans suivants, *Cœur tambour* (2016) et *Kibogo est monté au ciel* (2020), ont reçu un très bel accueil critique. En 2021, *Un si beau diplôme!* (2018) a été récompensé par le prix Simone de Beauvoir pour la liberté des femmes. En 2013, Scholastique Mukasonga a été décorée chevalier des Arts et des Lettres. En 2015, le prix Francine et Antoine Bernheim pour les lettres et les arts de la Fondation du judaïsme français lui a été attribué pour l'ensemble de son œuvre.

RUZAGAYURA

Kamanzi, notre sous-chef, est venu pour prendre nos enfants. Le colon l'avait payé pour ça. Il lui avait donné une montre, des lunettes, une bouteille de porto, deux touques pleines de pétrole, un coupon de tissu pour sa femme et ses filles. Il a pris les enfants de Gahutu, de Kagabo, de Nahimana et de beaucoup d'autres. Et même des petits qui n'avaient pas dix ans. Il les a amenés dans le champ du colon. C'était pour cueillir les fleurs qu'avait plantées le colon. Des fleurs avec des pétales blancs et un cœur tout jaune. Le sous-chef avait dit :

« Les fleurs, c'est pour la guerre. Nous autres les Rwandais, on nous a dit : on doit faire des efforts pour la guerre, la guerre des Belges, la guerre des Anglais, la guerre des Allemands, la guerre de tous les Blancs. Ces fleurs, c'est des médicaments pour les soldats qui font la guerre. Ça tue les moustiques qui les attaquent, qui donnent la malaria. Il faut beaucoup de fleurs. L'administrateur l'a dit au chef, le chef me l'a

dit: c'est pour ça qu'il me faut vos enfants. Les petites mains des enfants, a dit le colon blanc, c'est ce qu'il faut pour cueillir les petites fleurs. »

Et les enfants cueillaient, cueillaient les fleurs, sous le soleil, sous la pluie. Ceux qui allaient à l'école n'allaient plus à l'école. On les emmenait avant que le soleil se lève, et ils revenaient à la maison la nuit tombée. Ils étaient épuisés, ils n'avaient même plus la force de manger. Et ils pleuraient, et ils pleuraient et ils tombaient malades et quand les mères ont caché les enfants, on est venu chercher leurs pères et ils ont reçu *ibiboko*, huit coups de fouet.

C'est alors que les chefs sont devenus sans pitié. C'étaient des chefs pour les Bazungu. Ils avaient été à Nyanza, à l'école des chefs. Ils avaient des chemises, des pantalons, des lunettes. Ils boitillaient car l'administrateur les obligeait à porter des chaussures. Derrière eux suivaient des clercs qui savaient encore mieux lire et écrire qu'eux et qui notaient tout sur leurs gros cahiers. Les *abakarani*, les chefs en avaient peur car c'étaient eux que l'administrateur invitait certains soirs à boire la bière sur sa *barza* et comment tenir sa langue quand on vous offre en plus l'*ubuki* des Bazungu, le porto.

Les chefs allaient à la messe, il fallait être baptisé pour être chef. Tout le monde avait fait comme eux : tout le monde avait reçu le baptême derrière eux, tout le monde allait à la messe

derrière eux, que pouvait-on faire d'autre sinon les suivre ? On allait avec le sous-chef à l'assemblée de la paroisse, l'inama. Les chefs, eux, ils allaient à la retraite spirituelle, chez monseigneur, à l'évêché, à Kabgayi.

Mais les chefs avaient peur de leurs maîtres blancs et leurs maîtres avaient dit :

« À présent, c'est la guerre, il faut des hommes pour creuser la terre dans les mines, il faut beaucoup de fer, beaucoup de cuivre pour nos forgerons qui fabriquent les fusils et les canons. Vous ne connaissez donc pas ce qu'il y a chez vous : il y a la Minétain, la Somuki, la Georuanda et toutes ces sociétés qui sont vos richesses et celles du Congo où vos hommes sont partis travailler. C'est au Rwanda de les nourrir et il faut beaucoup de haricots pour ceux qui creusent la terre dans les mines. Encore des hommes, toujours des haricots. »

Et les chefs avaient dit aux sous-chefs :

« Il me faut des hommes, il me faut des haricots car si je ne trouve pas les hommes, si je ne fournis pas les haricots, ils vont me destituer. »

Et le sous-chef nous disait :

« Des hommes, des hommes, des haricots ou je vais me faire renvoyer. »

C'est comme ça que les chefs sont devenus méchants et que les sous-chefs ont pris les hommes, les haricots, qu'ils ont enlevé les enfants.

Mais les sous-chefs et même tous les éleveurs n'étaient pas épargnés non plus. On confisquait leurs vaches ou on faisait semblant de les leur acheter pour un prix dérisoire. Alors ils cachaient leur bétail, ils envoyaient leurs troupeaux au Bugesera, au Kivu, au Tanganyika. Et quand l'administrateur leur demandait :

« Où sont tes vaches ? »

Ils se lamentaient en se tenant la tête entre les mains :

« Mais ne le savez-vous pas ? Malheur ! Malheur ! La mouche tsé-tsé, la peste ont décimé mon troupeau. Je ne fais que pleurer sur Isine, Rugaju et toutes mes favorites. »

On a abattu les dernières vaches : « Les Congolais ne mangent que de la viande, de la viande crue », leur disait-on.

*

On le sait bien : un malheur appelle toujours d'autres malheurs. Et quand les greniers ont été vides, c'est Ruzagayura qui est arrivée.

Oui, c'est alors que Ruzagayura, la grande famine, vint s'abattre sur les pauvres Rwandais, sur les hommes affaiblis, sur les femmes amaigries, sur les enfants malingres. Cette année-là, la grande saison sèche semblait ne pas vouloir s'achever. On attendait la pluie qu'on dit être celle de Kibogo, la pluie qu'on appelle aussi

Bweramvura. On l'attendait avec impatience pour planter les haricots, les petits pois, le sorgho. Quand elle arriva, ce fut pour mieux tromper les cultivateurs car dès que les haricots, les petits pois commencèrent à germer, Bweramvura abandonna la colline, abandonna tout le Rwanda et le soleil plus brûlant encore revint dessécher les champs. On attendit la grande pluie, celle qu'on appelle Zina, elle vint comme en colère et déversa grêle et foudre et repartit aussitôt satisfaite de sa dévastation. La pluie de Nyamvura, trop faible, n'apporta aucun secours. La poussière avait enseveli le pays devenu aride sous une couche de cendres rousses.

Les maladies attaquèrent les pommes de terre, le manioc que les Bazungu avaient fait planter, disant: « Avec ces légumes, nous vaincrons les famines. Nous autres, nous allons sauver le Rwanda, votre pays. Plantez le manioc, les pommes de terre, ils vous sauveront de la faim. » Mais des maladies ont attaqué les plantations: les pommes de terre étaient rongées de mauvaises pourritures, de champignons voraces, harcelées de mouches dévoreuses. Et le manioc s'est révélé être un empoisonneur. Les greniers sont restés vides. Il n'y avait plus à manger que les racines de bananier ou de fougères, des herbes sauvages. On a fait de la bouillie avec les feuilles sèches des bananiers. Certains ont dévoré les fruits des épineux.

Les bébés périrent les premiers, les mères

n'ayant plus de lait, les enfants aux grands yeux vides mangeaient de la terre, les vieux se cachaient pour mourir, des colonnes faméliques erraient sur les pistes cherchant en vain un peu de nourriture. Quelqu'un avait dit: «Là-bas sur telle colline, ils ont encore à manger.» Et la horde de squelettes se mettait en marche et les vautours les suivaient. Le sentier était bientôt bordé de cadavres. Et ceux qui survivaient ne trouvaient au bout de leur route que greniers vides et villages abandonnés. Et les vautours et les hyènes rassasiés dédaignaient leurs ossements entassés.

Alors les hommes, les femmes, les enfants ont abandonné la colline. Des familles entières ont fui au Congo. Le pays est devenu stérile, désolé, déserté par les hommes comme par les Imana qui donnent abondance de lait et de miel.

*

L'espoir est revenu quand le chef Kamanzi a rendu visite à la colline. Sa grosse automobile qui ressemblait à un petit camion a fait fuir les enfants et les fillettes qui revenaient de chercher de l'eau ont laissé tomber leur cruche qui s'est brisée. Cela a fait rire le chauffeur swahili. On a dit: «Notre chef est là, il ne nous a pas abandonnés: il va nous procurer de la nourriture.» Le chef Kamanzi est venu avec son clerc qui le suit toujours avec sa sacoche bourrée de papiers

et avec le sous-chef qui avait mis son pantalon et sa chemise comme pour aller à la messe. On a pensé : « La voiture est remplie de sacs de haricots. Nous sommes sauvés. » Mais le chauffeur a sorti de l'arrière du véhicule deux bidons et trois casiers de Primus. Le chef a demandé d'apporter des grosses cruches pour y déverser le contenu des bidons. On a compris que c'était de la bière de sorgho.

Le chef Kamanzi a réuni les notables, le catéchiste, les sages, les anciens. Tout ce monde s'est accroupi sous la pailote du cabaret autour des grosses cruches. Kamanzi a souhaité la paix à toute l'assemblée. Le clerc lui a tendu une feuille de papier car notre chef sait lire et même un peu écrire. Il l'a rendue à son clerc d'un air irrité puis il s'est adressé à tous.

« Je ne suis pas venu ici pour vous mentir, a-t-il dit, que j'empoisonne notre roi Mutara si je le faisais ! Vous le savez tous, et surtout vous, les anciens, combien de famines notre Rwanda a connues. Mais écoutez bien ce que je vais vous dire : cette famine Ruzagayura, elle n'est pas comme les autres famines. Elle a parcouru tout le pays, elle n'a ignoré aucune chefferie, aucune sous-chefferie, aucune colline. On dirait qu'elle possède une carte du pays comme en ont les Blancs. Elle sait où elle va pour n'épargner personne. Alors écoutez-moi de toute votre attention, car je vais vous révéler un grand secret. Et ce secret, c'est bwana Ryckmans qui me l'a confié. Vous savez tous qui est bwana Ryckmans, c'est le

chef-commandant à Usumbura, il commande à tout le Ruanda-Urundi et surtout, n'oubliez pas, c'est le parrain de notre mwami Mutara Rudahigwa. Alors voilà ce qu'il m'a dit : cette famine Ruzagayura, elle nous vient de Hitler, le chef des Allemands qui a attaqué les Belges, les Anglais, qui a attaqué tout le monde. Et il nous a attaqués aussi nous autres les Rwandais et il n'a pas trouvé d'autre moyen pour nous vaincre que de saboter l'horizon par où nous arrive la pluie. Ainsi il a pensé que les Rwandais affamés ne pourraient plus cultiver, qu'il n'y aurait plus d'hommes pour le portage et pour les mines du Congo. Et les militaires de tous les pays qui combattent sur le front n'auraient plus rien à manger et plus rien pour se protéger des moustiques qui donnent la malaria et plus de fer et de cuivre pour forger les canons et les fusils. Hitler a pensé qu'il lui serait facile de gagner la bataille mais Hitler s'est trompé, car bwana Ryckmans a rassemblé beaucoup de camions au Congo, on ne peut pas les compter, et il a recruté toute une armée de chauffeurs. Ils vont venir du Congo à notre secours. Ils sont pleins de sacs de farine, de riz, de haricots. Ils sont chargés de manioc qui ne tue pas. Les camions vont arriver, préparez vos paniers pour les remplir. Bwana Ryckmans va sauver le Rwanda. »

Les gens de la colline ont battu des mains comme on doit le faire pour un chef. Les grosses cruches de bière de sorgho et les bouteilles de

Scholastique Mukasonga

Kibogo est monté au ciel

Qui a fait revenir la pluie, sauvant ainsi son peuple de la sécheresse et de la famine? Est-ce Maria de la chapelle ou la prêtresse de Kibogo qui a dansé sur la crête de la montagne au-dessus du gouffre?

Au Rwanda, le roi Musinga qui refusait le baptême fut destitué en 1931. Les pères missionnaires entreprirent alors la conversion massive de la population à la foi chrétienne. Cela aboutit à un drôle de syncrétisme qui constituait une forme de résistance à la colonisation. Fallait-il croire aux contes que prêchent les pères blancs ou à ceux que raconte votre mère, chaque soir, à la veillée, jusqu'à ce que le foyer ne soit plus que braises rougeoyantes?

Dans ces histoires miraculeuses, où se mêlent satire et humour, chacun se fait son propre avis sur la question.

« Un récit plein de fantaisie, de merveilleux, à lire impérativement. »

Augustin Trapenard, France Inter

« Une grande conteuse dont la verve ironique rend ce roman jubilatoire. »

Bernard Pivot, *Le JDD*

folio

folio-lesite.fr



Kibogo est monté au ciel
Scholastique Mukasonga

Cette édition électronique du livre
Kibogo est monté au ciel de Scholastique Mukasonga
a été réalisée le 7 avril 2022
par les Éditions [Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072964176 – Numéro d'édition : 401566).
Code Sodis : U40933 – ISBN : 9782072964206
Numéro d'édition : 401569.

Folio n° 7068

folio
folio-lesite.fr

Ce format numérique a été préparé
par Entrelignes (64).